



La Revue de Route n° 14 bis

juillet 2009

<http://assosehri.chez.com>

Rééditée par l'Association Société des Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales en octobre 2020

site : <http://assosehri.fr/>

blog :

<https://sehrileblog.jimdofree.com/blog/>

pinterest :

<https://www.pinterest.fr/assosehri/boards/>

[les hussards : le livre](#)

[les sociétés populaires et les comités](#)



SPECIAL CAMPAGNE DE 1809

LA DIVISION MOLITOR EN 1809

Par Jérôme Croyet, docteur en histoire, collaborateur au magazine Napoléon 1^{er} & à la revue Soldats Napoléoniens

La division Molitor est la 7^e division d'infanterie, partie du 4^e corps commandé par Masséna. Elle compte 10 bataillons pour un total de 7 200 hommes.

Elle est composée de deux brigades d'infanterie de ligne et d'une artillerie divisionnaire. La première brigade est commandée par le général Legay qui comprend deux bataillons du 2^e régiment d'infanterie de ligne pour un total de 1 440 hommes et 3 bataillons du 16^e régiment d'infanterie de ligne pour un total de 2 160 hommes. La seconde brigade est commandée par le général Raymond-Viviès et comprend 3

bataillons du 37^e régiment d'infanterie de ligne pour un total de 2 160 hommes et 2 bataillons du 67^e régiment d'infanterie de ligne pour un total de 1 440 hommes. L'artillerie divisionnaire est composée de la 8^e compagnie du 2^e régiment d'artillerie à pied et de la 1^{ère} compagnie du 4^e régiment d'artillerie à cheval. A Wagram, la division reçoit le renfort de la 21^e compagnie du 1^{er} régiment d'artillerie à pied.

Avant de venir se couvrir de gloire à Essling et Wagram la division rejoint la Grande Armée en passant à travers la France. Ce cheminement la conduit, du 2 au 6 janvier 1809, de Bourg-en-Bresse à Mâcon, en Saône-et-Loire. Le 26 décembre 1808, le ministre de la Guerre informe le préfet de Saône-et-Loire de l'arrivée de la division Molitor, forte de 7 000 hommes, en la ville et son cantonnement provisoire dans les environs. Comme pour chaque troupe de passage, tout doit être mis en œuvre pour ce cantonnement. Toutefois, le préfet signale que la réception de ces troupes doit être faite avec « l'appareil du à des militaires couverts de lauriers »¹.

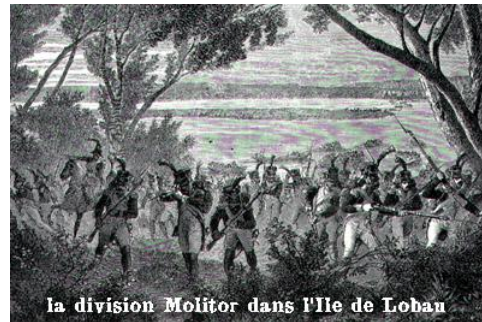
Le 31 décembre 1808, le conseil municipal se réunit extraordinairement sur convocation du préfet qui lui apprend le passage en ses murs d'une « portion de ces braves »². Afin de rendre les honneurs à ses hommes et de « leur donner une preuve éclatante des sentiments qui...animent » la municipalité, le préfet invite le conseil municipal à marquer le passage de la division Molitor de fêtes et de réjouissances, comme « dans les [autres] villes où s'effectue le passage »³ des troupes de la Grande Armée. Par cette invitation, le préfet cherche non seulement à rendre hommage aux hommes qui font la grandeur de l'Empire mais aussi à matérialiser l'engouement de la population civile pour l'armée « que [nous]...suivîtes, dans la pensée, sur les bords de l'Oder et de la Vistule, et dont...[nous] calculâtes avec tant de sollicitudes, les dangers et les privations »⁴. Cette proposition, accueillie sous les applaudissements, enthousiasme le maire. Ce dernier est autorisé, au nom de la ville de Mâcon, à faire disposer

un repas, sous forme de « table d'hôte »⁵ et des fêtes dans le principal salon de l'hôtel de ville pour y recevoir les officiers de la division Molitor le jour de leur arrivée. Les hommes de troupe recevront une bouteille de vin⁶ et une ration de viande⁷. Dès le lendemain, cette délibération est approuvée par le préfet qui donne les ordres nécessaires le jour même à la mise en place de cet événement dont les dépenses sont à la charge de la ville.

Les troupes quittent Bourg par échelon : le 2^e régiment d'infanterie de ligne qui compte 1 400 hommes le 2 janvier 1809, le 37^e régiment d'infanterie de ligne avec 1 660 hommes le 3, le 16^e régiment d'infanterie de ligne avec 2 160 hommes le 4, le 67^e régiment d'infanterie de ligne avec 1 300 hommes le 5 et enfin l'artillerie et le train forts de 1 600 hommes le 6. Elles arrivent à Mâcon où elles sont accueillies. Dès le 7 janvier, le maire reçoit l'autorisation du préfet de piocher l'argent pour payer la réception, qui a eu lieu, de la division Molitor, sur les fonds destinés à la construction de l'église.



<http://assosehri.chez.com/topic/index.html>



En Autriche, la division prend l'île de Lobau et combat à Aspern. Elle se conduit brillamment à Wagram. Elle obtient les honneurs du Xe bulletin de La Grande Armée du 23 mai 1809 : « Le pont de la rive droite à la première île, et celui de la première île à celle de In-Der-Lobau ont été fait dans la journée du 19,

et dès le 18, la division Molitor avait été jetée par des bateaux à rame dans la grande île...La division de cavalerie légère du général Lasalle et les divisions Molitor et Boudet passèrent dans

¹ Lettre du préfet de Saône-et-Loire au maire de Mâcon, Mâcon, 1^{er} janvier 1809. A.C. Mâcon.

² Extrait des délibérations de la ville de Mâcon, 31 décembre 1808. A.C. Mâcon.

³ Extrait des délibérations de la ville de Mâcon, 31 décembre 1808. A.C. Mâcon.

⁴ Extrait des délibérations de la ville de Mâcon, 31 décembre 1808. A.C. Mâcon.

⁵ Lettre du préfet de Saône-et-Loire au maire de Mâcon, Mâcon, 1^{er} janvier 1809. A.C. Mâcon.

⁶ La bouteille de vin doit coûter environ 15 centimes.

⁷ Cette ration est de un quart de kilogramme au prix de 10 centimes la ration.

la nuit...Le 21, à quatre heures de l'après-midi, l'armée ennemie se montra et parut avoir le dessein de culbuter notre avant-garde et de la jeter dans le fleuve : vain projet ! le maréchal duc de Rivoli fut le premier attaqué à Gross-Aspern, par le corps du général Bellegarde. Il manœuvra avec les divisions Molitor et Legrand, et pendant toute la journée fit tourner à la honte de l'ennemi toutes les attaques qui furent entreprises ».

LA CAMPAGNE D'AUTRICHE AVRIL – JUILLET 1809

Par Jean Boyer, Vice-président de l'association Maréchal
Suchet, membre de la S.E.A.

Empêtré dans le guêpier espagnol, Napoléon est confronté, au printemps 1809, à la naissance d'une cinquième coalition, qui le contraint à abandonner l'Espagne pour se lancer dans une nouvelle campagne en Autriche.

Cette nouvelle coalition réunie l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal. L'Autriche vaincue en 1805 mais poussée par les Anglais pendant l'automne 1808, décide de reprendre la lutte. Au printemps 1809, les Autrichiens procèdent à la mobilisation de leurs forces. Le 8 avril, commandés par l'archiduc Charles, frère de l'Empereur François 1^{er}, ils envahissent la Bavière sans déclaration de guerre et pénètrent dans le grand duché de Varsovie. A la tête de l'armée d'Allemagne, Napoléon marche contre l'ennemi.

L'Empereur des Français entreprend tout d'abord une savante manœuvre dans la région de Landshut, de façon à contourner les Autrichiens par le sud et à leur couper la route de leur capitale impériale qu'est Vienne. L'armée Autrichienne se retrouve donc dans le « cul de sac » de Ratisbonne. L'Empereur, accompagné des maréchaux Berthier et Masséna se met en marche vers le nord pour gagner Eckmühl où se trouve le gros de l'armée d'Allemagne. Devant les armées autrichiennes, il lance Masséna : « vous voyez cette armée qui se déroule d'une manière si importante à nos regards. Eh bien ! nous allons l'écraser et conquérir Vienne du même coup ».

Le 22 avril a lieu la bataille d'Eckmühl qui fit environs 3 500 tués ou blessés côté français et le double du côté autrichien, plus 4 000 prisonniers. Cette victoire au goût inachevé est surtout marquée par un important combat de cavalerie qui eu lieu en fin de journée dans la région d'Eggolsheim. Charges menées par les divisions Nansouty et Saint-Sulpice et les cavaleries wurtembergoises et bavaroises. Au soir, Napoléon ayant pris avis auprès de ses grands officiers, décide de ne pas poursuivre l'ennemi et de faire reposer ses troupes harassées par quatre journées de marches et de combats incessants.

Pendant la nuit du 22 au 23, l'archiduc Charles fait passer le Danube à ses troupes au niveau de Ratisbonne. C'est une ville entourée de remparts anciens, elle est défendue par 8 000 autrichiens et 16 canons. Vers 17 heures, après une préparation d'artillerie, l'infanterie française franchit les fossés en partie comblés par les débris d'une maison bombardée. Les bataillons de Lannes pénètrent dans la cité, les combats de rue se terminent vers 19 heures.

C'est dans l'après midi, alors qu'il observe les remparts que Napoléon est touché au pied droit, il est soigné sur place par le chirurgien Yvan. En vingt ans d'incessantes campagnes, c'est la seule blessure qu'il aura jamais. La prise de Ratisbonne marque la fin de la campagne dite des « cinq jours », commencée le 19 avril à Abensberg.

Le 12 mai, Napoléon fait son entrée dans Vienne. Les 21 et 22 mai, une furieuse bataille s'engage à Essling qui se soldera pour la première fois par une défaite des troupes françaises. Retranché dans l'île de Lobau, Napoléon réorganise ses forces pour prendre sa revanche. Il l'obtiendra les 5 et 6 juillet à Wagram. Les troupes françaises ont un léger avantage numérique, mais ce fut une bataille très sanglante qui fit 34 000 tués et blessés

Français et 40 000 chez les Autrichiens, auxquels il faut ajouter la perte d'une centaine de canons et de 12 drapeaux.

A la suite, Napoléon obtient d'abord des Autrichiens qu'ils signent une suspension d'armes, le 12 juillet à Znaïm. Puis le 14 octobre ce sera le traité de Vienne qui frappe lourdement l'Autriche. La province de Salzbourg est annexée à la Bavière, l'Istrie, la Carinthie et la Carniole vont former les provinces Illyriennes. La Russie récupère une partie de la Galicie, l'autre allant au grand duché de Varsovie. L'Autriche est soumise par ailleurs à un lourd tribut de guerre et doit adhérer au blocus continental. L'année suivante, Napoléon épousera l'archiduchesse Marie-Louise après avoir divorcé de Joséphine, afin de renforcer les liens avec l'empire de François 1^{er}.

LES PILLAGES FRANÇAIS A ET AUTOUR DE PAPA EN 1809

D'après un article de Zsolt Mezei⁸
<http://www.histoire-empire.org/>

La première relation des événements de 1809 fut l'oeuvre du docteur municipal János Zsoldos, de Pápa, et qui paru en 1817. Zsoldos était le directeur de l'administration de l'hôpital, et il avait rassemblé et publié les données figurant dans le journal de cet hôpital, après que les pillages des français fussent terminés. Ce travail est, encore de nos jours, une source de renseignements particulièrement utile.

Le chirurgien de Wezprem, Károly Francis (né à Pápa) commença un Journal et à écrire ses Mémoires en 1848. Dans celles-ci, il relate les pillages perpétrés par les Français, de la façon suivante : on peut imaginer comment les soldats avaient assaillis les maisons de la ville ; de quelle manière ils détruisirent et volèrent tout ce qu'ils purent trouver. Chez ses parents, de pauvres artisans, les pillards n'avaient pu trouver rien ayant de la valeur. Un simple soldat avait arraché l'alliance du doigt de son père et dérobé sa toute dernière cravate en soie. Après deux heures terribles, le tambour avait résonné et les ennemis avaient quitté les maisons.

Le bénédictin Tamás Füssy relate également l'arrivée des Français. Lui aussi, comme les autres auteurs, attribue les pillages commis par les Français, au fait qu'un tzigane aurait sournoisement abattu un major français nommé Ayet⁹, qui devait mourir plus tard de ses blessures. Tout ceci fit également surface dans une monographie publiée en 1905, dans laquelle on peut lire que le pillage de la ville commença vers 4 heures de l'après-midi, et que les soldats firent irruption dans toutes les maisons et s'emparèrent de tout ce qui pouvait leur être utile. D'autres auteurs rapportent également que plusieurs officiers français furent tués durant les combats et que les Français se vengèrent de cette manière. Selon les plus récentes publications, les sources françaises ne mentionnent en aucune manière l'incident déclenché par le tzigane. Aucune source française ne confirme directement cet épisode. Le seul indice indirect est donné par la liste des pertes du 1^{er} régiment de chasseurs à cheval, d'après laquelle un soldat de ce régiment serait mort le 12¹⁰. L'officier serait mort plus tard de ses blessures. Mais il n'existe aucune preuve, que l'officier aurait été blessé durant l'incident, mais cela ne peut être écarté.

⁸ Les données ci-dessous sont essentiellement tirées de "Följegyések a francia katonaság által Pápán okozott károkról" (Archives de la Bibliothèque des archives provinciales de Széchenyi), ensemble de 85 documents manuscrits dans lesquels les dommages subis par la population de Pápa sont répertoriés, et qui furent collationnés dès le mois de juillet 1809.

⁹ Jean-François-Hubert Ayet, officier de cavalerie né à Verdun le 2 novembre 1776. Son nom ne figure malheureusement ni dans les "Fastes de la Légion d'honneur", ni dans le dictionnaire des colonels de Napoléon, de Bernard Quintin.

¹⁰ En fait, Ayet décède le 14 juillet. Il fut enterré, avec d'autres soldats français, et le lieutenant badois Müller, avec les honneurs civils et militaires. Mais le prêtre officiant n'eut pas l'autorisation de noter sur les registres le nom des deux officiers.

Quoiqu'il en soit il est certain que le commandant supérieur de l'armée d'Italie, le vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais, autorisa deux heures de pillages, à partir de 4 heures. Ce sont avant tout les objets de valeur des personnes privées qui eurent à souffrir de cette "visite". Mais les différentes sources montrent que les institutions furent également dévalisées. Il n'apparaît aucune planification des événements. Les soldats s'emparèrent tout simplement de tout ce qui semblait avoir de la valeur et pouvait être transporté. L'inventaire des objets volés montre que les biens des citoyens eurent à souffrir des dégâts particulièrement importants.

Il nous faut en avant tout nous intéresser aux pertes en argent. Pratiquement tous les citoyens ayant donné des informations, signalent que les voleurs les dépouillèrent de la totalité de l'argent qu'ils avaient sur eux ou qu'ils avaient en lieu sûr dans leur maison. Dans les dépositions c'est l'argent liquide qui est mentionné avant toute chose. Les sommes déclarées vont de 20 à 80 Forints. Mais certains furent dévalisés de plusieurs centaines de Florint. Simon Stern, par exemple, du quartier de Felsöváros ou Lázlo Tóth perdirent, respectivement, 360 et 318 Forints. Le superintendant Jakab Torkos eut à déplorer la perte de 7 Rhénes-Silberfortint (1 Rhénes-Forint = 100 Denar = 60 Kreuzer). Dans beaucoup de familles les coffres, qui servaient à conserver les objets de valeur, furent forcés et vidés.

Une grande quantité de bijoux et de montres fut dérobée (ce qui permet par ailleurs de juger du niveau de vie de l'époque). János Göndöts, du centre ville, met ainsi sur sa liste une chaîne de dame en argent d'une valeur de 55 Forint. Károly Ornyik perdit un anneau orné d'un gemme rouge et de deux petits diamants, ainsi qu'un autre anneau d'or et de pierres précieuses. Les soldats

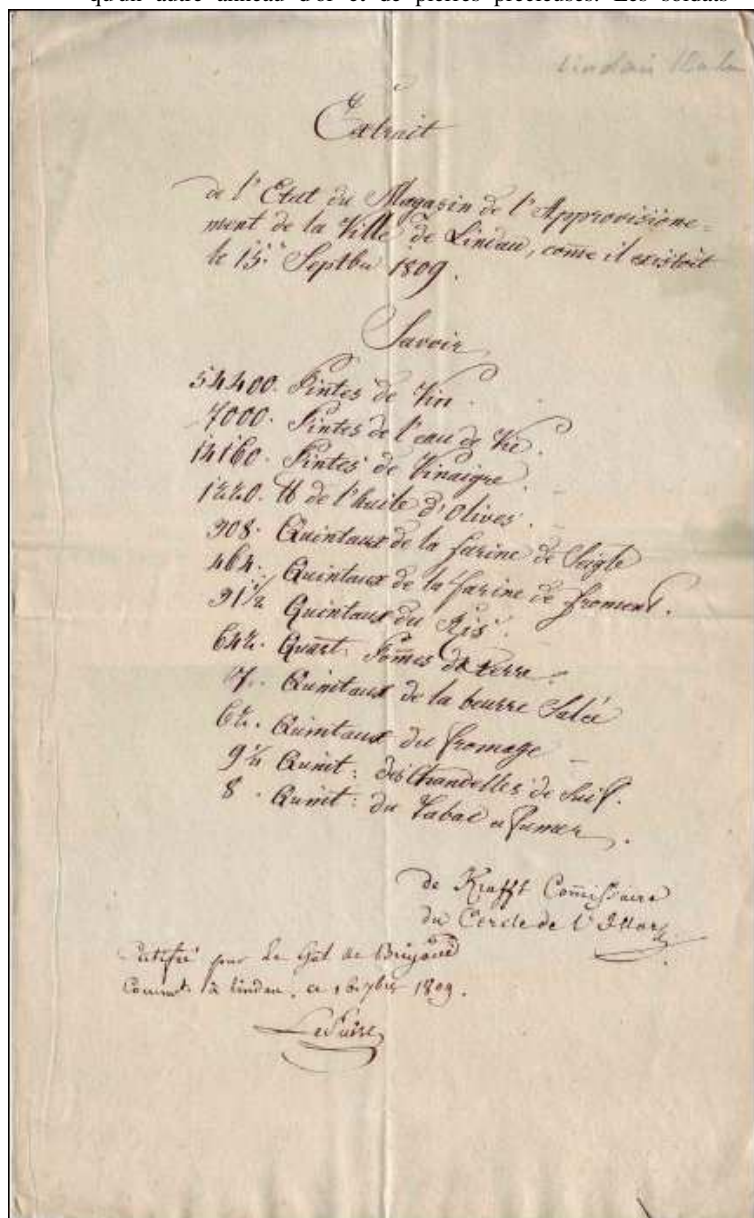
débrièrent à János Hévrer (Felsöváros) une montre en argent, d'une valeur de 40 Forints. Chez l'écrivain Imre Kreskay, c'est un rasoir anglais, en plus de sa montre (d'une valeur de 60 Forints) qui est dérobé. Dans le domaine des montres, celle du superintendant Jakab Torkos, d'une valeur de 100 Forints, d'or et ornée de diamants, ainsi qu'une autre en argent furent la proie des pillards. Antal Kemény et Gellért Barabás furent également dévalisés de leur montre en argent. Le juriste Sámuel Pápay subit le même sort, de même que le comptable Mihály Hering. Chez Jozsef Csoknay, ce sont une montre en or (90 Forints) et une en argent (25 Forints) qui furent volées ; chez la veuve JánosnéÁnyos, une superbe horloge (200 Forints) ainsi qu'une paire de boucles d'oreilles en or (30 Forints). Au vu de cette liste on s'aperçoit que la montre était alors, au sein de la noblesse fortunée et de l'intelligentsia un objet de tous les jours. Les personnes citées plus haut étaient même en possession d'objets de très grande valeur. On note également dans les déclarations plusieurs services en argent (chez Anna Kisfaludy, par exemple, onze paires de couteaux en argent d'une valeur de 220 Forints furent dérobés). Chez Anna Lenartsits, les Français mirent en miettes non seulement ses miroirs et ses tableaux, mais transformèrent également son bureau en bois de chauffage.

Un grand nombre d'habitants eurent à se plaindre que leurs chevaux, leurs boeufs et leurs vaches furent dispersés, abattus et mangés. Ou bien tout simplement réquisitionnés comme bêtes de trait, sans que leurs propriétaires ne les revoient jamais. Chez Ferenc Csernitzky, deux boeufs furent ainsi abattus et ses deux chevaux de trait réquisitionnés. Alors que la dame Jánosné Németh transportait du pain à Győr pour les troupes françaises, les soldats lui prirent son cheval. Chez le tenancier Mátyás Schlager deux chariots et 9 Klafter de bois de chauffage furent dérobés. La liste pourrait facilement se continuer.

On n'est pas moins étonné par la quantité de vin dont les pillards s'emparèrent, burent ou qu'ils simplement vidèrent des tonneaux. Elle s'élève à environ 10 000 litres, pour une somme impressionnante. Pas moins de 1880 litres furent ainsi bus chez le seul János Volmuth (Felsöváros). 510 litres et 34 bouteilles furent emmenés du café Böröllo (Alsöváros). Dans celui de la Öreg utza, 240 litres furent bus et 6 pains consommés, gratuitement. Chez la veuve Jánosné Schimbl, les pillards s'emparèrent de plus de 2100 litres de Somléberg, de l'année 1807, 1300 litres de l'année 1808 et encore 3200 litres de Szentgyörgyhegy de 1808 (si l'on en croit les rapports, c'est cette dame qui eut à souffrir le plus des pillages : entre objets de valeurs et le bétail, l'estimation s'élève à environ 4500 Forints). Sur sa déclaration, le nommé Pál Kardos, propriétaire et exploitant de deux débits de boissons (Hódoska, centre ville) indique en premier les pertes énormes en boissons : plus de 3400 litres de vin et environ 55 litres d'eau-de-vie.

Mais aucun bien matériel ne fut épargné. Miklós Frankovics (Felsöváros) se voit dérober 150 peaux de mouton pour une valeur de 337 Florints. Les Français réquisitionnèrent par ailleurs les draps de soie, les vêtements, les sous-vêtements d'hommes ou de femmes, les rideaux, les manteaux, les jupes, les vestes, les draps de lit. On peut donc dire qu'ils s'emparèrent de tout ce sur quoi ils pouvaient mettre la main. L'hôtelier Jakab Staidl se fit ainsi dérober 10 paires de vêtements d'hommes blancs et un sac de toile. Les pillards s'emparèrent, chez l'avocat István Pacsay, de 3 manteaux en soie, ornés de cols de fourrure et de boutons en or, d'un bonnet rouge tissé de fil d'or, des pantalons de ses fils, des jupes, mouchoirs de boutons dorés non utilisés de sa femme et de sa fille.

Pour ce qui est des animaux sur pied, ce furent surtout les porcs et porcelets, les poulets, canards, oies qui furent volés, ainsi, naturellement, que la nourriture préparée à partir de ces animaux : beaucoup de lard, plusieurs douzaines de jambons, le saindoux, les oeufs ainsi que d'autres aliments conservables. Ce fut la tenancière de l'établissement Fehér-Mühle, la dame Schimbl, dont on a déjà parlé, qui eut le plus à souffrir dans ce



domaine : 75 oies, 120 canards, 300 autres volailles, environ 65 kilos de beurre et 125 kilos de saindoux. Chez le berger Lipót Koller, 20 moutons furent rôtis et dévorés.

Beaucoup signalèrent, dans leurs déclarations de pertes, que les troupes ennemies piétinèrent et dévastèrent les terrains de la ville, entraînant des pertes considérables en récoltes de l'année. Ferenc Kamondi rapporte à ce sujet comment il eut à souffrir de cette manière. Les soldats avaient, avec leurs chariots et leurs chevaux, tellement abîmé son champ, planté moitié de froment, moitié d'orge, qu'il avait ainsi perdu environ 100 kilos de froment et 280 kilos d'orge. De la même manière, chez l'avocat Dániel Osváld (Borsosgyör), les semences de froment avaient été totalement détruites. Chez Mátyás Schlager, le foin, pour une valeur de 2500 Forints, fut réquisitionné. On vola également, chez Lipót Koller, déjà nommé, environ 185 kilos d'orge, 1500 kilos d'avoine, 10 Klafter de paille de froment, ainsi que 3000 (!) gerbes de roseau.

En ce qui concerne les plantes de jardins, les dégâts suivants furent rapportés : dans le jardin potager de la dame Istvánné Király, 16 plate-bandes d'ail, dans celui d'István Tömböl, 500 gerbes de roseau et deux Klafter de bois, dans celui de János Acs, du foin à hauteur de 450 Forint. Jakab Staidl, le tenancier d'alors de l'auberge "Feher Ió", qui se trouvait à l'emplacement de l'actuel Collège des Réformés, eut à se plaindre que les français saccagèrent dans son jardin potager : 2400 plants de choux, 3 carrés de persil, 2 carrés de carottes, d'ail et de pois. D'un intérêt particulier est le point 5 de la liste dressée par Ferenc Kamondy. On y trouve en effet : "Quelques jours avant l'arrivée des français, sa femme avait envoyé au pressoir Felsöváros, dans un sac, environ 100 kilos de pépins de courge. Le presseur n'avait cependant pas encore terminé son travail, de telle sorte que les pilliers avaient dispersé les pépins et s'étaient même emparé du sac, ce qui lui avait entraîné une perte considérable. De la quantité d'origine de pépins, on n'avait pu tirer à peine 1.5 litre d'huile, et le sac était également très onéreux¹¹ !

Il est également intéressant de mentionner que les soldats détruisirent le jeu de boule dans la cour du restaurant de Jakb Staidl¹². Les boules, apparemment faites en bois, servirent à faire du feu. L'hôtelier eut également à fournir, trois semaines durant, café et sucre aux officiers français. Plusieurs personnes rapportent que les fusils de l'intendant Gábor Bálintffy et du noble József Csuzy furent réquisitionnés. Sámuet Pápay se fit voler son épée et son couteau à cran d'arrêt, le meunier József Geltz (de Agayaglik) 4 fusils et un pistolet.

A part cela, les pillards s'emparèrent d'autres choses de moindre valeur : couverts, brebis, tonneaux, services. Chez le berger Lipót Koller (de Pinkóc), 13 charrues à soc en fer et tous les équipements servant à l'élevage des moutons, furent brûlés. On peut facilement s'imaginer l'impact que cela dut avoir sur ses activités ultérieures. István Nagy rapporte que la porte de sa chambre fut enfoncée, les gonds abîmés, son bahut détruit, le chandelier et d'autres objets dérobés. De lui nous apprenons également que les hommes de Grouchy logèrent chez lui : l'aide-camp du général, avec 2 officiers, 25 dragons avec chariots, cochers, 42 chevaux et 8 boeufs.

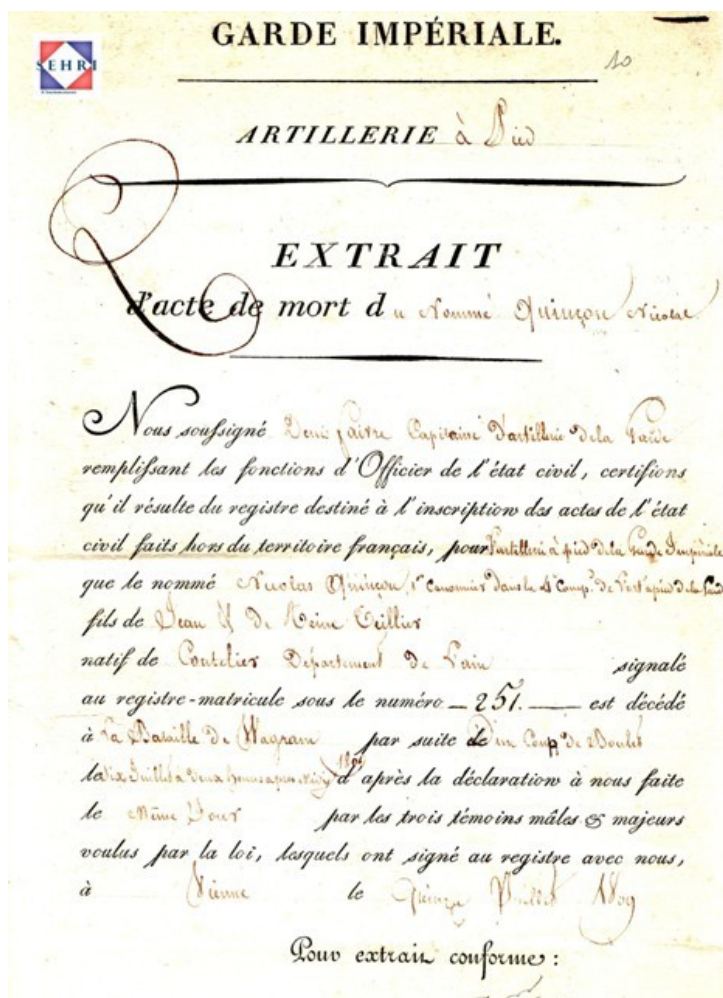
Il faut encore évoquer deux Institutions que les Français endommagèrent. L'une est le cloître des Franciscains (Felsöváros), où, selon le prieur Antal Jemri des dégâts, pour une somme de 800 Forints, furent à déplorer. D'après une autre source, on apprend que, par respect, le cloître, en face du lieu saint, ne fut pas endommagé. Toutefois, le prince Eugène aurait "emprunté" les chevaux du cloître pour se rendre à Gönyü : le Prieur ne les revit jamais.

L'autre Institution est le Collège des réformés, dont tout l'argent liquide présent dans la caisse (365 Rhénes-Forint et 20

Kreuzer) fut dérobé. Le Directeur du Collège nota que 28 soldats avaient fait irruption dans sa maison, pour l'entretien desquels (15 kilos de viande, 25 litres de vin, 1 litre d'eau-de-vie) il dut déboursier 14 Silberforint et 4 Kreuzer. L'étudiant en théologie József Motsi se fit voler 30 Silberforint. Mais ceci est porté sur la liste des pertes déplorées par le Collège. Dans cette optique, la littérature historique locale note que la Bibliothèque du Collège doit son salut à Márton István Mándi. Ce professeur logeait en face de l'école et, au lieu de défendre sa propre maison, s'y rendit en hâte. Parlant parfaitement le français, il réussit à persuader les soldats d'épargner la bibliothèque¹³.

LE COIN DU COLLECTIONNEUR

Acte de décès d'un artiller de la Garde à Wagram
Coll.part. © S.E. H.R.I.



¹¹ Cet incident révèle par ailleurs que l'huile de courge, que l'on redécouvre depuis peu, était alors très répandue dans l'alimentation des ménages.

¹² Indice, ici, des habitudes de distractions des habitants de cette époque.

¹³ Ceci n'est toutefois définitivement confirmé par aucune source écrite.